

ALPHONSE DAUDET EN ALGÉRIE

Chaque année nous apporte quelques beaux livres sur l'Algérie. Parmi les plus récents et parmi les meilleurs, figure le Voyage d'Alphonse Daudet en Algérie (1861-1862), Alger, chez J. Carbonnel, 1924, écrit par M. J. Caillat, professeur agrégé de lettres au Lycée Voltaire de Paris, naguère professeur au Lycée d'Alger. Quelques années après la conquête, l'Afrique du Nord attirait, avec les peintres, une foule d'écrivains français ; Théophile Gautier, Maurice Sand, Feydeau, Eugène Fromentin, Alphonse Daudet, pour ne citer que les plus connus. Parlant du voyage de son frère, Ernest Daudet affirmait un jour, avec juste raison : « Il en rapportait des souvenirs inoubliables dont, à tout instant, on retrouve les traces dans quelques-uns de ses livres ; il en rapportait surtout, comme un bagage précieux, le trésor d'observation dans lequel il puisa quelques ans plus tard l'étourdissante épopée de Tartarin de Tarascon. »

L'étude, minutieusement documentée et fort intéressante à lire, de M. J. Caillat, illustre cette affirmation ; elle retrace les divers épisodes de cette excursion aux rivages d'Afrique, nous explique les belles descriptions de l'Algérie, éparses dans les Lettres de mon Moulin, dans Tartarin et les Contes du Lundi, nous fait assister à l'élaboration de ces pages poétiques qui chantent aujourd'hui dans toutes les mémoires. Et c'est une réplique irréfutable au livre intitulé : L'Algérie d'Alphonse Daudet (1922) où M. L. Degoumois s'évertuait, non sans peine, à faire de cet écrivain un imitateur de Fromentin et de Feydeau.

Alphonse Daudet abordait à Alger, sur le paquebot Le Zouave, de la Compagnie Touache, le 21 décembre 1861. Il venait, autant pour soigner sa santé que pour enrichir son imagination. C'était à peine un jeune homme de vingt et un ans ; Théodore de Banville nous en a tracé un bien vivant portrait : « Une tête merveilleusement charmante, la peau d'une pâleur chaude et couleur d'ambre, les sourcils droits et soyeux ; l'œil enflammé, noyé, à la fois humide et brillant, perdu dans la rêverie, n'y voit pas mais est délicieux à voir ; la bouche voluptueuse, songeuse, empourprée de sang, la barbe douce et enfantine, l'abondante chevelure brune, l'oreille petite et délicate concourent à un ensemble vraiment viril, malgré la grâce féminine. »

Après avoir admiré « la mer bleue, toute rebroussée par le vent, avec des étincellements de saline », A. Daudet descendit à l'hôtel d'Europe (cet hôtel occupait, à la rue de la Marine, l'immeuble qui porte actuellement le n° 11) et put voir, des fenêtres de sa chambre, la grande Mosquée tout prêts et « en face, sur une colline, Alger la Blanche avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, serrées les unes contre les autres ; par là-dessus, un grand ciel de satin bleu... » La capitale africaine ne fit pas sur son esprit une agréable impression ; il n'y resta d'ailleurs pas longtemps. Descendu de la Casbah, où il fit la promenade traditionnelle,

il retrouvait partout ailleurs avec agacement et quelque écœurement les mœurs de corps de garde, il entendait partout « l'éternel bruit de sabres sous les arcades. »

— Des militaires, encore des militaires, toujours des militaires... et pas un Teur ! s'écria un jour Tartarin.

— A. Daudet s'en alla ensuite vers Blida et en plein mois de janvier, put admirer « dans le feuillage sombre, lustré, vernissé des orangers, les fruits qui avaient l'éclat de verres de couleur et doraient l'air environnant avec cette auréole de splendeur qui entoure les fleurs éclatantes. » Il vit l'énorme masse de l'Atlas au-dessus des remparts de la petite ville, rejeter son manteau de neige sur la plaine. « Une nuit, raconte-t-il avec une joie presque enfantine, pendant que j'étais là, je ne sais par quel phénomène ignoré depuis trente ans, cette zone de frimas et d'hiver se secoua sur la ville endormie et Blida se réveilla, transformée, poudrée à blanc. Dans cet air algérien, si léger, si pur, la neige semblait une poussière de nacre. Elle avait des reliefs de plumes de paon. Le plus beau, c'était le bois d'orangers. Les feuilles solides gardaient la neige intacte et droite comme des sorbets sur des plateaux de laque, et tous les fruits poudrés à frimas avaient une douceur splendide, un rayonnement discret comme de l'or voilé de claires étoffes blanches. Cela donnait vaguement l'impression d'une fête d'église, de soutanes rouges sous des robes de dentelles, de dorures d'autel enveloppées de guipures... »

De Blida, le jeune écrivain s'aventura vers Miliana, puis fit une petite excursion dans la plaine du Chélif. « Allons vers le Sud !... Continuons vers le Sud !. » fait-il dire malicieusement au fameux tueur de Lions. Et sur sa route, dans les villages naissants où il se repose, dans les fermes qui l'accueillent avec une généreuse hospitalité, chez les chefs arabes qu'il a l'occasion de voir, A. Daudet observe, emplît son imagination et sa mémoire de tableaux pittoresques et de souvenirs. Il étudie les paysages qui présentent des couleurs et des aspects nouveaux ; il étudie les types indigènes, riches ou pauvres, fellahs misérables et affamés ou caïds, ainsi que les colons et l'élément militaire. Il étudie enfin et juge parfois sévèrement l'œuvre et les erreurs des Français dans cette France nouvelle. Il a pu apprécier l'énergie et la patience, la tenace et providentielle obstination des premiers colons, pacifiques conquérants de ces terres incultes ; il a admiré leur « belle ferme avec ses arcades moresques, ses terrasses toutes blanches d'aube, les écuries et les hangars groupés autour. Et je songeais, ajoute-t-il, qu'il y a vingt ans, quand ces braves gens étaient venus s'installer dans ce vallon du Sahel, ils n'avaient trouvé qu'une méchante baraque de cantonnier, une terre inculte hérissée de palmiers nains et de lentisques. Tout à créer, tout, à construire. A chaque instant, des révoltes d'Arabes ; il fallait laisser la charrue pour faire le coup de feu. Ensuite les maladies, les ophtalmies, les fièvres, les récoltes manquées, les tâtonnements de l'inexpérience, la lutte avec une administration bornée, toujours flottante... » Le jeune voyageur revient vers Alger, où il s'embarque le 25 février 1862, sur le Louqsor, antre navire de la Compagnie Touache ; son nom figure sur la liste des passagers publiée dans l'Akhbar, où il est qualifié d' « attaché au cabinet de S. E. le Président du Corps législatif. »

De retour à Paris, A. Daudet commence sa carrière d'écrivain ; sa mémoire évoque alors, avec une précision étonnante, un relief et une couleur admirables, les souvenirs et les impressions rapportés d'Algérie. Il écrit, dès 1862, deux nouvelles : Promenades en Afrique et La Mule du Cadi et dorénavant nous trouverons des pages brillantes, directement inspirées par son voyage jusque dans le roman du Nabab (1877). Il faut lire dans le livre si intéressant de M. J. Caillat avec quel art le romancier sait utiliser ses notes et ses souvenirs ; on assiste au travail de son imagination créatrice ; son instinct le pousse, dans plusieurs œuvres et surtout dans l'ineffable Tartarin de Tarascon, à parodier l'orientalisme à la mode depuis Théophile Gautier. Il précise aussi ses idées sur la colonisation de l'Algérie, sur les mœurs des indigènes et des Européens : il essaye de faire comprendre aux Français les misères grandes et l'état lamentable de la colonie sous le second Empire, les erreurs chaque jour commises, pour le malheur de tous, par l'administration algérienne et par les autorités militaires. « Voici comment les Arabes expliquent notre organisation coloniale, confie Grégory à Tartarin. En haut, disent-ils, il y a « mouci » le Gouverneur, avec une grande trique, qui tape sur l'état-major ; l'état-major, pour se venger, tape sur le soldat ; le soldat tape sur le colon, le colon tape sur l'Arabe, l'Arabe tape sur le nègre, le nègre tape sur le juif, le juif à son tour tape sur le bourriquot ; et le pauvre bourriquot n'ayant personne sur qui taper, tend l'échine et porte tout... » L'allégorie est délicieuse, mais sous cette joyeuse bonhomie qui enveloppe la critique, il est fort aisé de découvrir la pensée de Daudet. Et combien il nous est agréable de constater que ce grand écrivain a fait œuvre de poète et de patriote, en même temps, lorsqu'il a parlé de l'Algérie !

Il a accompli de la bonne besogne en littérature aussi en satirisant les manies d'orientalisme parmi ses contemporains, en souillant sur tous ces clichés conventionnels et romanesques qu'on rééditait sans cesse dans tous les Voyages et dans tous les romans consacrés à l'Algérie.

« Pour le profane, conclut M. J. Caillat, l'œuvre algérienne d'Alphonse Daudet semble traduire simplement les visions plaisantes d'une imagination de conteur, qui emprunte à de lointains souvenirs ou à de récentes lectures les éléments d'un tableau fantaisiste de la vie coloniale. Mais le lecteur averti peut y retrouver une indication, précieuse à sa date, sur l'état d'une partie de l'opinion française à l'endroit de la politique de l'Empire en Afrique du Nord, de ses incohérences, de ses déboires et, pour tout dire, de sa faillite. Aux mirages romantiques des artistes, aux chimères impériales ou aux conceptions du parti militaire, le galéjaire opposait, sans autre prétention, la révélation ironique et désabusée de la mascarade orientale dont il avait été le témoin, le tableau précis des mœurs « d'avant-garde » ou de « corps de garde » de l'Algérie de 1860 ».

JEAN CAZENAVE

L'Afrique du Nord illustrée de 31/01/1925